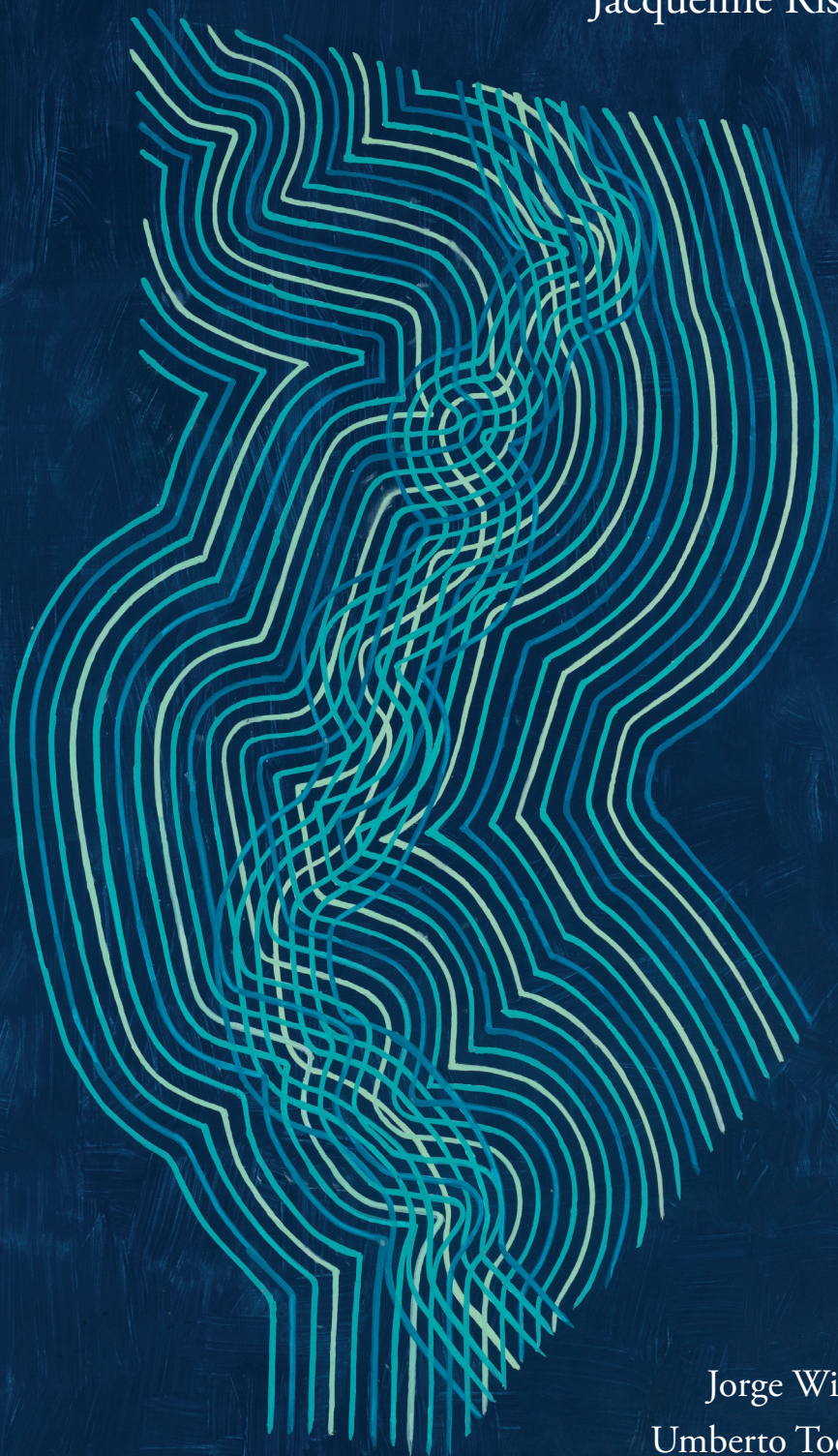


L'émotion du Pacifique

Jacqueline Risset



Jorge Wiese
Umberto Todini

L'émotion du Pacifique

Jacqueline Risset

Jorge Wiese
Umberto Todini

© Jacqueline Risset, Jorge Wiese Rebagliati y Umberto Todini, 2023

De esta edición:

© Universidad del Pacífico
Jr. Gral. Luis Sánchez Cerro 2141
Lima 15072, Perú

© Instituto Italiano de Cultura
Av. Arequipa 1055
Lima 15046, Perú

L'émotion du Pacifique
Jacqueline Risset, Jorge Wiese Rebagliati y Umberto Todini

Primera edición: marzo de 2023
Diseño y diagramación: Carmen Sifuentes Alba
Cuidado de edición: Fortunata Barrios de la Puente
Carátula: Ricardo Wiese Rebagliati
De la serie Bahía de Lima. 2020.
Óleo sobre papel Fabriano. 70 x 50 cm

Hecho el Depósito Legal en la Biblioteca Nacional del Perú: 2023-02587
ISBN: 978-9972-57-515-0
doi: <http://dx.doi.org/10.21678/978-9972-57-515-0>
Disponible en fondoeditorial.up.edu.pe

BUP

Risset, Jacqueline, 1936-2014
L'émotion du Pacifique / Jacqueline Risset, Jorge Wiese Rebagliati y Umberto Todini. --
Primera edición. -- Lima: Universidad del Pacífico: Instituto Italiano de Cultura, 2023.
57 p.

1. Poesías -- Colecciones
 2. Poesías -- Traducciones
 3. Risset, Jacqueline -- Discursos
- I. Wiese, Jorge
II. Todini, Umberto
III. Universidad del Pacífico (Lima)
IV. Instituto Italiano de Cultura (Lima)

808.81 (SCDD)

Este texto no podrá ser reproducido, ni total ni parcialmente, sin previo permiso por escrito de los editores. Todos los derechos reservados.

Índice

L'émotion du Pacifique Jacqueline Risset	9
L'emozione del Pacifico Jacqueline Risset (Traducción al italiano de Silvia Vallini y Jorge Wiese)	15
La emoción del Pacífico (Traducción al español de Cesare Del Mastro)	21
Dernier moment Jorge Wiese (original español)	29
Dernier moment Jorge Wiese (Traducción al francés de Cesare Del Mastro)	33
Dernier moment Jorge Wiese (Traducción al italiano de Silvia Vallini y Jorge Wiese)	37
Jacqueline Risset e Jean Cocteau 1956. “Premier moment...” Umberto Todini (original italiano)	43
“Premier moment...” Umberto Todini (Traducción al francés de Cesare Del Mastro)	45

Jacqueline Risset y Jean Cocteau 1956. “Premier moment...” Umberto Todini (Traducción al español de Jorge Wiese)	47
Jacqueline Risset (retrato de Jean Cocteau)	49
Colofón Jorge Wiese	53

L'émotion du Pacifique

Jacqueline Risset

L'ÉMOTION DU PACIFIQUE

Jacqueline Risset

Mesdames et Messieurs,

Je veux vous dire tout d'abord l'émotion que me donne le fait de recevoir de votre Université le titre de *Profesora honoraria de la Universidad del Pacífico*.

De tous les signes d'estime et de sympathie que peuvent accorder les personnes singulières ou les institutions, ceux qui viennent des universités sont à mon avis particulièrement précieux. Dans un temps comme le nôtre où la société tout entière se voit menacée de divers côtés par des forces que l'être humain ne contrôle plus (comme la fascination de l'argent ou le fanatisme), les grandes institutions, comme celle où nous sommes aujourd'hui, représentent le lieu où l'esprit de réflexion et de responsabilité continuent à exister et à s'exercer fortement. C'est à l'université que l'on défend le mieux, je crois, le projet de civilisation qui a été à travers les siècles la grande ambition de la société humaine.

Mais de plus, le nom de votre université – “del Pacífico” – m'a touchée particulièrement, parce qu'à l'opposé des déterminations rigides qui désignent les spécialités de connaissance que l'institution se donne obligatoirement, ce nom, celui du plus grand océan de la planète, ouvre l'espace infini du possible, indiquant un destin auquel l'université aspire d'elle-même, celui de l'universel, et projetant du même coup une légère lumière ironique sur l'académisme fermé qui menace toujours un peu les grandes entreprises.

Par ailleurs, l'Université du Pacifique, qui a été, si j'ai bonne mémoire, fondée au départ sur les disciplines économiques et scientifiques, réalités fondamentales et nécessaires aux futures classes dirigeantes que préparent les universités, a su développer en son sein un important département humaniste – c'est-à-dire formateur des consciences à travers la connaissance des fruits de la littérature, de l'art, de la philosophie.

Mais encore, pour moi, cette émotion que j'appelle “du Pacifique” s'est trouvée aussitôt redoublée par la formulation de l'invitation qui m'est parvenue au printemps de

l'année dernière. Il s'agissait de participer à un colloque qui avait pour titre *Purgatorios*. Mystérieux pluriel ! De quoi s'agissait-il ? Dans le domaine littéraire qui était clairement celui du colloque, je ne connaissais qu'un seul Purgatoire, celui de la *Divine Comédie*, qui m'intéressait directement. Qui étaient ces *Purgatorios* inconnus ? Je comprenais, par le programme du colloque et par le fait que j'y étais conviée, que Dante y était central. J'acceptai donc, avec joie et curiosité.

Dans le cours du colloque, tout me devint plus clair, mais en même temps de plus en plus étrange et fascinant. Je compris avec étonnement que presque chaque pays d'Amérique du Sud avait dans son histoire littéraire – et souvent dans son histoire littéraire récente – un grand poème ou un grand roman, qui avaient tous la fonction de célébrer la libération du pays où ils étaient publiés. Ce qui m'apparut tout de suite était ceci : que, à la différence des pays européens, qui tous mettent l'accent (et souvent la totalité de leur attention) sur l'Enfer, l'Amérique du Sud lisait de près, et de façon centrale, la deuxième partie de la *Comédie*. De plus, la lecture de ce deuxième royaume de l'au-delà comme espace et métaphore de libération, pouvait, me semble-t-il, être jugée comme la plus juste.

Entre Enfer et Paradis, Dante introduisait un nouveau lieu, un lieu intermédiaire qui entraînait, comme l'a écrit Jacques Le Goff dans sa *Naissance du Purgatoire* en 1981, “une modification profonde des formes symboliques”. Le Purgatoire était devenu dogme officiel de l'Église au deuxième concile de Lyon, en 1274. On connaissait déjà, dans le siècle précédent, plusieurs récits qui évoquaient un lieu de purgation des péchés. Mais il s'agissait presque toujours de sortes d'enfer, où les supplices étaient semblables aux supplices infernaux. Dante fut le seul à décrire un purgatoire différent, libérateur, qu'on peut même définir, par certains aspects, “préparadisique”. C'est ainsi que, dans le premier chant, le fait sentir le vers célèbre dont Borges disait que c'était là le plus beau vers jamais écrit : “Dolce color d'oriental zaffiro”.

Jusqu'alors, Enfer et Paradis étaient attribués d'en haut, comme destination *post mortem*. Le Purgatoire, lui, est un parcours individuel, et celui qui l'affronte atteint son propre salut à travers une métamorphose intérieure. Dante le fait saisir au lecteur par un mécanisme très simple, l'intensification de la perception et de la participation, signe de la métamorphose produite par le Purgatoire sur celui qui entre dans son espace. Peu à peu,

à mesure que progresse l'ascension, l'œil voit mieux, la passivité s'efface, le pas devient de plus en plus léger.

Cependant, au cours du colloque *Purgatorios*, la surprise et l'émotion ne cessaient de s'approfondir. Ce que je comprenais à présent était que les habitants d'Amérique du Sud et en particulier ceux du Pérou avaient un rapport à l'œuvre de Dante bien plus direct que je ne pouvais imaginer, et qu'ils étaient, sur certains points fondamentaux de cette œuvre, plus précis, je dirais même plus "informés" que les lecteurs français et que les écrivains français dans leur ensemble.

Ainsi, l'aventure ultime d'Ulysse telle que la raconte le chant XXVI de l'Enfer reste totalement absente des poèmes et des romans français. L'Ulysse qu'on y rencontre est celui qui rentre sagement à Ithaque. Un sonnet célèbre de Joachim du Bellay, dans *Les Regrets* (1558), l'évoque ainsi :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

...

Et puis est retourné, plein d'usage et raison,

Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Et l'ouvrage inspiré de *l'Odyssee* le plus connu, au succès le plus durable en France, a été le roman de Fénelon, *Les aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, de 1699. C'est-à-dire que les lecteurs français sont plus proches, dans leur langue, du fils d'Ulysse. De fait, l'Ulysse que les Français ignorent est précisément celui que Dante décrit par la bouche même du héros : celui qui, dépassant les colonnes d'Hercule et transgressant ainsi l'ordre des dieux, convainc les compagnons qui lui restent d'affronter hardiment l'inconnu, et fait enfin tragiquement naufrage devant la "montagne brune".

Cette montagne brune est l'île du Purgatoire. Dante ne le dit pas, mais le lecteur le sait, par la géographie que présente le grand poème. Lucifer, l'ange rebelle, chassé du ciel, s'est enfoncé jusqu'au centre de la terre, creusant l'entonnoir qui deviendra l'Enfer et provoquant de l'autre côté, par la masse de terre déplacée, au milieu de l'océan austral inhabité, une montagne couronnée par la forêt du Paradis terrestre. L'océan Pacifique, qui

n'est pas si vide, est donc la mer qui entoure le Purgatoire et c'est ici que nous retrouvons *los Purgatorios*.

De fait, l'émotion ultérieure qui me saisit durant le colloque fut de comprendre que les habitants de l'Amérique du Sud – et surtout ceux du Pérou, riche en montagnes, “tout entouré de hautes montagnes”, comme le voyait Voltaire dans *Candide* – considèrent que la “montagna bruna” s'élève précisément chez eux. De telle sorte que, parlant à Lima, dans l'Université du Pacifique, j'avais par moments l'impression de m'adresser aux habitants du Purgatoire. Impression étrange, parce qu'elle arrivait à me faire penser que ceux à qui je parlais devaient avoir un rapport au monde du mythe beaucoup plus fort, beaucoup plus vivant, que celui que nous avons, nous européens. Si riches, eux, d'un passé mythique, tragiquement détruit, mais encore visible par une foule de vestiges. Qu'en est-il ? Je me promis de le leur demander.

Le voyage que je pus faire alors, de Lima à Cuzco puis à la région du Machu Picchu, m'apporta encore mille autres impressions de nature différente : émotions, questions et découvertes. Très surprenante et éclairante à la fois fut avant toute autre, la rencontre, à travers mes nouveaux amis de Lima, d'un important écrivain et intellectuel du passé que j'ignorais complètement: Garcilaso de la Vega. Je croyais le connaître, parce que lorsque l'on m'en parla la première fois, je le confondis avec le poète espagnol homonyme, né à Tolède en 1503, mort à Nice en 1536, auteur d'églogues harmonieuses et mélancoliques. Je l'avais étudié à Paris comme représentant du pétrarquisme européen.

Le Garcilaso du Pérou, dit l'Inca (Cuzco, 1539-Cordoue, 1616) né trois ans après la mort de son homonyme, fils d'un capitaine espagnol et d'une princesse inca, me surprit fortement dès que je commençai à m'approcher de lui. Le petit Garcilaso, passant les années de l'enfance auprès de sa mère, écoutait les récits désolés que faisaient devant lui ses oncles incas de leur civilisation désormais détruite. Il se promettait de les recueillir un jour et de les transmettre au monde. Ce qu'il fit bien plus tard, lorsqu'après la mort de son père il eut quitté le Pérou pour l'Espagne. Il y publia tout d'abord, en 1596, la traduction espagnole des *Dialogues d'amour* de Leone Ebreo, connus en Italie depuis 1535. Le rapport entre Philon (l'Amant) et Sophie (la Sagesse) sera le modèle de tout échange dialectique

sur la nature de l'amour : dialogue qui procède par doutes, négations, antithèses, selon une progression brisée. On a pu les considérer ces dialogues d'Ebreo comme une des œuvres philosophiques les plus importantes du seizième siècle, par l'action qu'ils exercèrent sur la pensée moderne à travers Giordano Bruno, Campanella, Cuse, Bacon, Spinoza. Garcilaso publia ensuite, en 1605, *La Florida del Inca*, chronique romancée du Nouveau Monde, et enfin les *Comentarios reales de los Incas* en deux volumes (le premier en 1609, le second posthume en 1617 sous le titre *Historia general del Perú*).

La surprise pour moi de cette rencontre tient au fait que je ne vois personne qui, appartenant par sa naissance à deux mondes en guerre, l'un occupé à détruire l'autre, ait été capable de synthétiser dans son œuvre les traits essentiels de ces deux mondes. Je crois qu'il me reste à présent à reprendre et à coordonner ce que j'ai appelé d'un terme au singulier "émotion", que je crois vraiment en soi pluriel et appelant une réflexion approfondie sur ce que le Pérou, tel qu'il m'a été clairement montré à l'Université du Pacifique, apporte sans doute d'unique dans le champ immense du rapport entre les civilisations.

L'EMOZIONE DEL PACIFICO

Jacqueline Risset

Signore e signori,

Voglio manifestare prima di tutto l'emozione che mi suscita il fatto di ricevere dalla vostra Università il titolo di *Profesora honoraria de la Universidad del Pacífico*.

Di tutti i segni di stima e simpatia che i singoli o le istituzioni possono concedere, quelli che provengono dalle università sono a mio avviso particolarmente preziosi. In un'epoca come la nostra in cui l'intera società si vede minacciata da più parti da forze di cui gli esseri umani hanno perso il controllo (come il fascino del denaro o il fanatismo), le grandi istituzioni, come quella in cui ci troviamo oggi, rappresentano il luogo dove lo spirito di riflessione e di responsabilità continua a esistere e a essere esercitato con forza. È all'università che meglio difendiamo, credo, il progetto di civiltà che è stato nei secoli la grande ambizione della società umana.

Ma d'altronde il nome della vostra università – “*del Pacífico*” – mi ha particolarmente toccato, perché contrariamente alle rigide determinazioni che designano le specialità della conoscenza che l'istituzione obbligatoriamente si dà, questo nome, quello dell'oceano più grande del pianeta, apre lo spazio infinito del possibile, indicando un destino a cui aspira l'università stessa, quello dell'universale, e gettando allo stesso tempo una leggera luce ironica sull'accademismo chiuso che minaccia sempre un po' le grandi imprese.

Inoltre, l'Università del Pacifico, che è stata, se non ricordo male, fondata inizialmente sulle discipline economiche e scientifiche, realtà fondamentali e necessarie per le future classi dirigenti formate dalle università, ha saputo sviluppare al suo interno un importante dipartimento umanistico – ovvero formatore di coscienze attraverso la conoscenza dei frutti della letteratura, dell'arte, della filosofia.

Ma, per me, questa emozione che io chiamo “del Pacifico” è stata persino raddoppiata dalla formulazione dell'invito che mi è pervenuto nella primavera dello scorso anno. Si

trattava di partecipare a un convegno intitolato *Purgatorios*. Misterioso plurale! Di che si trattava? In campo letterario, che era chiaramente quello del convegno, conoscevo un solo *Purgatorio*, quello della *Divina Commedia*, che mi interessava direttamente. Chi erano questi *Purgatorios* sconosciuti? Compresi, dal programma del convegno e dal fatto che vi fui invitata, che Dante ne era al centro. Così ho accettato, con gioia e curiosità.

Nel corso del convegno, tutto mi è diventato più chiaro, ma allo stesso tempo sempre più strano e affascinante. Capii con stupore che quasi ogni paese del Sudamerica aveva nella sua storia letteraria – e spesso nella sua storia letteraria recente – un grande poema o un grande romanzo, che aveva la funzione di celebrare la liberazione del paese in cui era stato pubblicato. Quello che mi ha subito colpito è stato questo: che, a differenza dei paesi europei, i quali prediligono tutti (e spesso del tutto) l'Inferno, il Sudamerica leggesse con più consuetudine, e mettesse più al centro, la seconda parte della *Commedia*; e inoltre che la lettura di questo secondo regno dell'aldilà come spazio e metafora di liberazione potesse – mi sembra – essere giudicata la più plausibile.

Tra Inferno e Paradiso, Dante introduce un nuovo luogo, un luogo intermedio che comporta, come scrisse Jacques Le Goff nella sua *Nascita del Purgatorio* del 1981, “una profonda modificazione delle forme simboliche”. Il Purgatorio era divenuto dogma ufficiale della Chiesa al secondo Concilio di Lione, nel 1274. Si conoscevano già, nel secolo precedente, diverse storie che evocavano un luogo di purificazione dei peccati. Ma era quasi sempre una specie di inferno, dove le torture erano simili a quelle infernali. Dante è stato l'unico a descrivere un purgatorio diverso, liberatorio, che possiamo addirittura definire, per certi aspetti, “preparadisiaco”. È così che fa sentire, nel primo canto, il celebre verso che Borges diceva essere il più bello mai scritto: “Dolce color d'oriental zaffiro”.

Fino ad allora, l'Inferno e il Paradiso erano assegnati dall'alto, come destinazione *post mortem*. Il Purgatorio, lui, è un cammino individuale, e chi lo affronta raggiunge la propria salvezza attraverso una metamorfosi interiore. Dante lo fa cogliere al lettore attraverso un meccanismo molto semplice, l'intensificazione della percezione e della partecipazione, segno della metamorfosi prodotta dal Purgatorio su chi entra nel suo spazio. A poco a poco, man mano che la salita procede, l'occhio vede meglio, la passività svanisce, il passo diventa sempre più leggero.

Tuttavia, durante il convegno *Purgatorios*, la sorpresa e l'emozione continuarono ad aumentare. Quello che capii allora fu che la gente del Sud America e specialmente quella del Perù aveva un rapporto molto più diretto con l'opera di Dante di quanto avrei potuto immaginare, e che era, su alcuni punti fondamentali di quest'opera, più precisa, direi addirittura più "informata" dei lettori francesi e degli scrittori francesi nel loro insieme.

Così, l'ultima avventura di Ulisse raccontata nel canto XXVI dell'Inferno resta totalmente assente dai poemi e dai romanzi francesi. L'Ulisse che incontriamo lì è quello che tranquillamente torna ad Itaca. Un famoso sonetto di Joachim du Bellay, in *Les Regrets* (1558), lo evoca così:

Felice chi, come Ulisse, ha fatto un bel viaggio

...

E poi è ritornato, pieno di esperienza e conoscenza,

A vivere con i suoi genitori per il resto della sua vita!

E l'opera più nota ispirata all'*Odissea*, e di successo più duraturo in Francia, è stata il romanzo di Fénelon, *Les aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, del 1699. Vale a dire che i lettori francesi sono più vicini, nella loro lingua, al figlio di Ulisse. Infatti, l'Ulisse che i francesi ignorano è proprio quello che Dante descrive per bocca dell'eroe stesso: colui che, andando oltre le colonne d'Ercole e trasgredendo così l'ordine degli dèi, convince i compagni che gli restano ad affrontare audacemente l'ignoto, e alla fine naufraga tragicamente davanti alla "montagna bruna".

Questa montagna bruna è l'isola del Purgatorio. Dante non lo dice, ma il lettore lo sa, per la geografia che il grande poema presenta. Lucifero, l'angelo ribelle, espulso dal cielo, è sprofondato al centro della terra, scavando l'imbuto che diventerà l'Inferno e provocando dall'altra parte, per la massa di terra smossa, in mezzo al disabitato Oceano Australe, una montagna coronata dalla foresta del paradiso terrestre. L'Oceano Pacifico, che non è quindi tanto vuoto, è il mare che circonda il Purgatorio ed è qui che noi troviamo *los Purgatorios*.

Infatti, la nuova emozione che mi colse durante il convegno fu quella di capire che gli abitanti del Sud America – e soprattutto quelli del Perù, ricco di montagne, "tutti cir-

condati da alte montagne”, come vede Voltaire in *Candido* – ritenessero che la “montagna bruna” sorga proprio qui. Tanto che, parlando a Lima, all’Università del Pacifico, ebbi a volte l’impressione di parlare agli abitanti del Purgatorio. Strana impressione, perché arrivò a farmi pensare che quelli con cui stavo parlando dovessero avere un rapporto molto più forte, molto più vivo con il mondo del mito di quello che abbiamo noi europei. Così ricchi, loro, di un passato mitico, tragicamente distrutto, ma ancora visibile da una folla di vestigia. Che dire? Mi ripromisi di chiederglielo.

Il viaggio che potei fare allora, da Lima a Cuzco e poi nella regione di Machu Picchu, mi portò altre mille impressioni di natura diversa: emozioni, domande e scoperte. Molto sorprendente e illuminante allo stesso tempo fu prima di ogni altro l’incontro, attraverso i miei nuovi amici di Lima, di un importante scrittore e intellettuale del passato di cui ero completamente all’oscuro: Garcilaso de la Vega. Credevo di conoscerlo, perché quando ho sentito parlare di lui per la prima volta lo confusi con l’omonimo poeta spagnolo, nato a Toledo nel 1503, morto a Nizza nel 1536, autore di armoniose e malinconiche egloghe. L’avevo studiato a Parigi come rappresentante del petrarchismo europeo.

Il Garcilaso del Perù, detto l’Inca (Cuzco, 1539-Cordova, 1616) nato tre anni dopo la morte del suo omonimo, figlio di un capitano spagnolo e di una principessa inca, mi sorprese molto non appena cominciai ad avvicinarmi a lui. Il piccolo Garcilaso, trascorrendo gli anni dell’infanzia con sua madre, ascoltò le desolate storie che gli raccontavano i suoi zii inca della loro civiltà ormai distrutta. Un giorno si ripromise di raccogliarli e di trasmetterli al mondo. Cosa che fece molto più tardi, quando dopo la morte del padre lasciò il Perù per la Spagna. Vi pubblicò per la prima volta, nel 1596, la traduzione spagnola dei *Dialoghi d’amore* di Leone Ebreo, conosciuto in Italia dal 1535. Il rapporto tra Filone (l’Amante) e Sophia (la Sapienza) sarà il modello di ogni scambio dialettico sulla natura dell’amore: un dialogo che procede per dubbi, negazioni, antitesi, secondo una progressione spezzata. Potremmo considerare questi dialoghi di Ebreo come una delle opere filosofiche più importanti del Cinquecento, per l’azione che hanno esercitato sul pensiero moderno attraverso Giordano Bruno, Campanella, Cusa, Bacon, Spinoza. Garcilaso pubblicò quindi, nel 1605, *La Florida del Inca*, una cronaca romanzata del Nuovo Mondo, e infine i *Comentarios reales de los incas* in due volumi (il primo nel 1609, il secondo postumo nel 1617 con il titolo *Historia general del Perú*).

La sorpresa per me di questo incontro è dovuta al fatto che non vedo nessuno che, appartenendo per nascita a due mondi in guerra, uno impegnato a distruggere l'altro, sia stato capace di sintetizzare nel suo lavoro i tratti essenziali di questi due mondi. Credo che non mi resti ora che riprendere e rivalutare ciò che ho chiamato con un termine al singolare "emozione", che in realtà credo essere plurale e richiedere una riflessione approfondita su ciò che il Perù, come mi ha chiaramente mostrato con l'Università del Pacifico, indubbiamente apporta di unico nell'immenso campo delle relazioni tra le civiltà.

LA EMOCIÓN DEL PACÍFICO

Jacqueline Risset

Señoras y señores:

Quiero expresarles ante todo la emoción que siento al recibir el título de Profesora honoraria de la Universidad del Pacífico.

De todos los signos de estima y de simpatía que las personas o las instituciones pueden conceder, los que provienen de las universidades son, en mi opinión, particularmente valiosos. En un tiempo como el nuestro, en el que la sociedad entera se ve amenazada desde diversos lados por fuerzas que el ser humano ya no controla (como la fascinación por el dinero o el fanatismo), las grandes instituciones, como aquella en la que nos encontramos hoy, representan el lugar donde el espíritu de reflexión y de responsabilidad sigue existiendo y ejerciéndose con fuerza. Creo que la universidad es el espacio en el que mejor se defiende el proyecto de civilización que ha sido durante siglos la gran ambición de la sociedad humana.

Además, el nombre de su universidad –“del Pacífico”– me ha conmovido de manera particular, porque, en las antípodas de las rígidas denominaciones que la institución se otorga obligatoriamente para designar las especialidades del conocimiento, este nombre, el del océano más grande del planeta, abre el espacio infinito de lo posible; indica el destino al que la universidad aspira por sí misma, el de lo universal; y proyecta, al mismo tiempo, una ligera luz irónica sobre el academicismo cerrado que amenaza siempre un poco a las grandes empresas.

Por otra parte, la Universidad del Pacífico, que según recuerdo fue fundada al principio sobre disciplinas económicas y científicas –realidades fundamentales y necesarias para las futuras clases dirigentes que las universidades preparan–, ha sabido desarrollar en su seno un importante departamento de Humanidades, es decir, formador de las conciencias a través del conocimiento de los frutos de la literatura, del arte, de la filosofía.

Pero además, para mí, esta emoción que llamo “del Pacífico” se vio redoblada de inmediato por la invitación que recibí en la primavera del año pasado. Se trataba de participar en un coloquio que tenía como título *Purgatorios*. ¡Misterioso plural! ¿De qué se trataba? En el ámbito literario en el que se situaba claramente el coloquio, solo conocía un Purgatorio, el de la *Divina Comedia*, que me interesaba directamente. ¿Cuáles eran estos *Purgatorios* desconocidos? Comprendí, por el programa del coloquio y por el hecho de que me invitaban, que Dante tendría un lugar central. Acepté, pues, con alegría y curiosidad.

Durante el coloquio todo se me volvió más claro, pero al mismo tiempo cada vez más extraño y fascinante. Comprendí con asombro que casi cada país de América del Sur tenía en su historia literaria –y a menudo en su historia literaria reciente– un gran poema o una gran novela, cuya función consistía en celebrar la liberación del país donde habían sido publicados. Lo que me llamó la atención enseguida fue lo siguiente: a diferencia de los países europeos, que hacen hincapié (y con frecuencia centran la totalidad de su atención) en el Infierno, América del Sur leía de cerca, y de manera central, la segunda parte de la *Comedia*. Además, me parece que la lectura de ese segundo reino del más allá como espacio y metáfora de liberación podía ser considerada como la más exacta.

Entre el Infierno y el Paraíso, Dante introducía un nuevo lugar, un espacio intermedio que implicaba, como lo ha escrito Jacques Le Goff en su *Nacimiento del Purgatorio* en 1981, “una modificación profunda de las formas simbólicas”. El Purgatorio se había convertido en dogma oficial de la Iglesia en el segundo concilio de Lyon, en 1274. Si bien en el siglo precedente ya se conocían numerosos relatos que aludían a un lugar de purgación de los pecados, se trataba casi siempre de tipos de infiernos en los que los suplicios eran semejantes a los suplicios infernales. Dante fue el único que describió un purgatorio diferente, liberador, que incluso se puede definir, por ciertos aspectos, como “preparadisíaco”. Así lo hace sentir, en el primer canto, el célebre verso considerado por Borges como el más bello que jamás se haya escrito: “Dulce color de oriental zafiro”.

Hasta entonces, Infierno y Paraíso eran asignados desde arriba, como destino *post mortem*. Por su parte, el Purgatorio es un recorrido individual, y quien lo afronta alcanza su propia salvación a través de una metamorfosis interior. Dante permite que el lector

comprenda esto gracias a un mecanismo muy sencillo: la intensificación de la percepción y de la participación, signo de la metamorfosis que el Purgatorio produce en quien entra en su espacio. Poco a poco, a medida que la ascensión progresa, el ojo ve mejor, la pasividad desaparece, el paso se hace cada vez más ligero.

No obstante, en el transcurso del coloquio *Purgatorios*, la sorpresa y la emoción no cesaban de hacerse más profundas. Comprendía ahora que los habitantes de América del Sur, y en particular los del Perú, tenían una relación bastante más directa con la obra de Dante, mucho más directa de lo que yo podía imaginar. Y que, sobre ciertos puntos fundamentales de esa obra, eran más precisos, diría incluso que estaban más “informados” que los lectores franceses y que los escritores franceses en su conjunto.

Así, la última aventura de Ulises tal como la cuenta el canto XXVI del Infierno está totalmente ausente en los poemas y las novelas franceses. El Ulises que encontramos allí es el que vuelve sensatamente a Ítaca. En *Los lamentos* (1558), un célebre soneto de Joachim du Bellay lo evoca de este modo:

¡Feliz quien, como Ulises, ha tenido un buen viaje

...

Y luego regresó, lleno de experiencia y razón,

Para vivir entre los suyos el resto de sus días!

Y la novela de Fénelon, *Las aventuras de Telémaco, hijo de Ulises* (1699), ha sido la obra inspirada por *La Odisea* más conocida y más largamente exitosa en Francia; en otras palabras, en su lengua los lectores franceses están más cerca del hijo de Ulises. De hecho, el Ulises ignorado por los franceses es precisamente el que Dante describe a través de la boca misma del héroe: el que, superando las columnas de Hércules y transgrediendo así el orden de los dioses, convence a los compañeros que le quedan de afrontar audazmente lo desconocido, y naufraga al fin de manera trágica frente a la “montaña oscura”.

Esa montaña oscura es la isla del Purgatorio. Dante no lo dice, pero el lector lo sabe gracias a la geografía presentada en el gran poema. Una vez expulsado del cielo, Lucifer, el ángel rebelde, se adentró hasta el centro de la tierra. Cavó así, por un lado, el embudo que se convertirá en el Infierno y dio lugar, por otro lado, en medio del océano austral inhabitado y

gracias a la masa de tierra desplazada, a una montaña coronada por el bosque del Paraíso terrestre. El océano Pacífico, que no está tan vacío, es, pues, el mar que circunda el Purgatorio y es aquí donde encontramos los *Purgatorios*.

De hecho, la emoción ulterior que me invadió durante el coloquio fue la de comprender que los habitantes de América del Sur –y sobre todo los del Perú, rico en montañas, “todo rodeado de altas montañas” como lo veía Voltaire en el *Cándido*– consideran que la “montaña oscura” se levanta precisamente en su tierra. De manera que, al hablar en Lima, en la Universidad del Pacífico, por momentos tenía la impresión de dirigirme a los habitantes del Purgatorio; impresión extraña porque llegaba a hacerme pensar que aquellos a quienes hablaba debían tener una relación mucho más fuerte y más viva con el mundo del mito que la que tenemos los europeos. Tan ricos, ellos, debido a un pasado mítico, trágicamente destruido pero visible aún gracias a una multitud de vestigios. ¿Qué decir al respecto? Me prometí preguntárselo.

El viaje que pude hacer entonces, de Lima a Cuzco y luego a la región de Machu Picchu, me aportó miles de otras impresiones de diferentes tipos: emociones, preguntas y descubrimientos. Antes que cualquier otro, fue muy sorprendente y esclarecedor a la vez el encuentro, por medio de mis nuevos amigos de Lima, con un importante escritor e intelectual del pasado que yo ignoraba completamente: Garcilaso de la Vega. Creía conocerlo, porque cuando me hablaron de él la primera vez lo confundí con el poeta español homónimo, nacido en Toledo en 1503 y fallecido en Niza en 1536, autor de églogas armoniosas y melancólicas. Lo había estudiado en París como representante del petrarquismo europeo.

El Garcilaso del Perú, llamado el Inca (Cuzco, 1539-Córdoba, 1616), nacido tres años después de la muerte de su homónimo, hijo de un capitán español y de una princesa inca, me sorprendió fuertemente desde que comencé a acercarme a él. Al lado de su madre durante los años de la infancia, el pequeño Garcilaso escuchaba los relatos desolados que, sobre una civilización desde entonces destruida, contaban delante de él sus tíos incas. Él se prometía reunirlos un día y transmitirlos al mundo, lo que hizo mucho más tarde cuando, después de la muerte de su padre, dejó el Perú y partió a España. Allí publicó primero, en

1596, la traducción española de los *Diálogos de amor* de León Hebreo, conocidos en Italia desde 1535. La relación entre Filón (el Amante) y Sofía (la Sabiduría) será el modelo de todo intercambio dialéctico sobre la naturaleza del amor: diálogo que procede por dudas, negaciones, antítesis, según una progresión interrumpida. Esos diálogos de Hebreo se han podido considerar como una de las obras filosóficas más importantes del siglo XVI, debido a la influencia que ejercieron en el pensamiento moderno a través de Giordano Bruno, Campanella, Cusa, Bacon, Spinoza. Garcilaso publicó después, en 1605, *La Florida del Inca*, crónica novelada del Nuevo Mundo; y finalmente, los *Comentarios reales de los incas* en dos volúmenes (el primero en 1609; el segundo, póstumo, en 1617 con el título *Historia general del Perú*).

Mi sorpresa ante este encuentro se debe al hecho de que me resulta difícil imaginar a alguien que, a pesar de pertenecer por su nacimiento a dos mundos en guerra –uno ocupado en destruir al otro–, haya sido capaz de sintetizar en su obra los rasgos esenciales de esos dos mundos. Creo que ahora solo me queda retomar y concordar lo que he llamado con un término en singular “emoción”, palabra en sí misma verdaderamente plural y que convoca a una reflexión profunda sobre lo que el Perú, tal como me ha sido mostrado claramente en la Universidad del Pacífico, aporta sin duda, y de manera única, al inmenso campo del vínculo entre las civilizaciones.

Dernier moment

Jorge Wiese

DERNIER MOMENT

À l'ombre de J. R.

Hay un momento que dice
“Soy el último”
pero no hay un último momento

El ovillo
la maraña
las rutas
las albuferas laciales
¿Por aquí? No. Por el otro camino.
Umile Italia

Bajo los pinos marítimos
el silencio
de los domos dones
vientres
hogares anfitriones
ausentes
Cerveteri

El aire suave
de la mañana tardía
refresca
la luz
nítida
que nos aureola

también al gato

que acoge sin desdén
tu caricia

Bajamos por la escalera
de metal
y es
como si desandáramos
un tiempo
que deja
de
ser
el nuestro
pero que tampoco
es el de alguien

Campana
de sombra
lecho mesa
el guía proyecta
sobre las paredes
un mundo doméstico
un más allá de
frágiles figuras
eternas
banquete convivio
de sombras,
“que son imágenes
de los difuntos”

Subimos
y el sol nos dio con fuerza
en la cara
todos te vimos
brillar más

¿Hubo un final?
La playa del Lacio
San Nicola
donde algo
blanco
luz de la tarde
venida del mar

se va

como había venido
rápido

DERNIER MOMENT

À l'ombre de J. R.

C'è un momento che dice
"Sono l'ultimo"
ma non c'è un ultimo momento

Il gomito
l'imbroglione
le strade
le lagune laziali
Da qui? No. Per l'altra strada.
Umile Italia

Sotto i pini marittimi
il silenzio
dei domi doni
ventri
focolari anfitrioni
assenti
Cerveteri

L'aria soave
della mattina tardiva
rinfresca
la luce
nitida
che ci aureola

anche il gatto
che accoglie senza disdegno
la tua carezza

Scendiamo per la scala
di metallo
ed è come se disfacesimo
un tempo
che rinuncia
a
essere
il nostro
ma che neanche
è di qualcuno

Campana
d'ombra
letto tavola
la guida proietta
sulle pareti
un mondo domestico
un aldilà
di fragili figure
eterne
banchetto convivio
d'ombre
“che sono le parvenze
dei morti”

Salimmo
e il sole ci picchia con forza
sulla faccia
tutti ti abbiamo veduto
brillare di più

C'è stato un finale?
La spiaggia del Lazio
San Nicola
dove qualcosa
di bianco
luce di pomeriggio
venuta dal mare

va via

com'era venuta
rapida

DERNIER MOMENT

À l'ombre de J. R.

Il y a un moment qui dit
« Je suis le dernier »
mais il n'y a pas de dernier moment

La ficelle
l'enchevêtrement
les routes
les lagunes latines
Par ici ? Non. Par l'autre chemin.
Umile Italia

Sous les pins maritimes
le silence
des dômes dons
ventres
foyers hôtes
absents
Cerveteri

L'air doux
du matin tardif
rafraîchit
la lumière
nette
qui nous auréole

le chat aussi
qui accueille sans dédain
ta caresse

Nous descendons par l'escalier
de métal
et c'est
comme si nous retracions
un temps
qui
n'est
guère
le nôtre
mais qui n'est non plus
celui de personne

Cloche
d'ombre
lit table
le guide projette
sur les parois
un monde domestique
un au-delà de
fragiles figures
éternelles
banquet convivio
d'ombres,

« qui sont des images
des défunts »

Nous montons
et le soleil nous a frappé avec force
au visage
nous t'avons tous vue
briller davantage

Y a-t-il eu une fin ?
La plage du Lazio
San Nicola
où quelque chose de
blanc
lumière du soir
venue de la mer

s'en va
comme elle était venue
rapide

Jacqueline Risset e Jean Cocteau 1956
« Premier moment... »

Umberto Todini

Jacqueline Risset e Jean Cocteau 1956

“Premier moment...”

Umberto Todini

C'è in casa, a Roma, un carteggio curioso della fine degli anni cinquanta, uno scambio epistolare tra Raoul Risset (padre di Jacqueline) e Jean Cocteau, inclusa e oggetto dello scambio, la bozza autografa del disegno un Ange *Heurtebise* per la casa in costruzione sulle colline di Menton, buon ritiro della famiglia. Mi proponevo di farne dono alla Fondazione omonima sulla Costa Azzurra dove Cocteau ha variamente soggiornato e operato, da Cap Ferrat a Menton, suo regno, appunto. Ma *en attendant*, tra quelle carte, qualcosa mi sfuggiva, un che di curioso, di non detto, un antefatto sotteso tra le righe.

Poi un giorno, di recente, scomparsa Jacqueline da qualche anno, il suo fedele archivist Giuseppe (Iafate, con Sara Svolacchia, Marta Felici e Marina Galletti, angeli che mi hanno tratto dal naufragio del lutto), mentre lavora alla sezione poesia (3 000 volumi di cui un terzo dedicati) della biblioteca domestica di Jacqueline (20 000 volumi + manoscritti e varie), sorpreso mi dice «guarda» e mi passa un volumetto, un'antologia di poesie del 1956. Lo sfoglio e sulla pagina prima del frontespizio, appare, ma sì, proprio Jacqueline, un ritratto a firma Jean Cocteau. Possibile? Telefono a Claude Alain, fratello di Jacqueline, il testimone più diretto di quegli anni, che per farla breve, dice “certamente, è a lei, al suo incontro con Cocteau, si deve che, poi, nostro padre gli chiese e ottenne un disegno ‘l'ange *Heurtebise*’”.

Ecco dunque lo scenario sotteso che suscitava i miei dubbi, che ora impone studi ulteriori sul carteggio e sul volumetto, e che, tuttavia, in questo contesto, mi spinge a riprodurre qui di seguito l'immagine di Jacqueline ventenne che, timida e intrepida come sempre del resto, interloquisce con Jean Cocteau il quale, pur alle prese con la Salle des Mariages del Municipio di Menton, la ammira e la ritrae, *tout court*.

Immagine che oggi sembrerebbe prefigurare il *Premier moment* di un poeta in erba. “Ma non c'è un primo momento”, continuerà lei, se non piuttosto *instants* e *éclaircs* che scrivono il pensiero e la vita di ognuno.

Dunque tale immagine la consegno a Sara Svolacchia, a testimone e a emblema augurale di queste sue pagine piene di passione e di luce.

FUP Best Practice in Scholarly Publishing (DOI 10.36253/fup_best_practice)

Sara Svolacchia, Jacqueline Risset. *Scritture dell'istante*, © 2021 Author(s), content CC BY 4.0 International, metadata CC0 1.0 Universal, published by Firenze University Press (www.fupress.com), ISSN 2420-8361 (online), ISBN 978-88-5518-386-4 (PDF), DOI 10.36253/978-88-5518-386-4

Jacqueline Risset et Jean Cocteau 1956

« Premier moment... »

Umberto Todini

Il y a à la maison, à Rome, une curieuse correspondance de la fin des années cinquante, un échange épistolaire entre Raoul Risset (père de Jacqueline) et Jean Cocteau. Objet de l'échange, on trouve parmi ces lettres le brouillon autographié du dessin de l'ange *Heurtebise* fait pour la maison que Raoul Risset construisait à l'époque dans les collines de Menton, la bonne retraite familiale. Je me suis proposé de l'offrir à la Fondation Jean Cocteau à la Côte d'Azur où Cocteau habita et travailla de diverses façons, depuis Cap Ferrat jusqu'à Menton, son royaume, de fait. Mais en attendant, parmi ces papiers, j'ai senti que quelque chose m'échappait, quelque chose de curieux, de tacite, un tréfonds sous-jacent suggéré entre les lignes.

Alors un jour, récemment, Jacqueline déjà absente depuis plusieurs années, son archiviste fidèle Giuseppe (Iafrate ; avec Sara Svolacchia, Marta Felici et Marina Galletti, autant d'anges qui m'ont sauvé du naufrage du deuil), pendant qu'il travaillait à la section de poésie (3 000 volumes dont un tiers sont des exemplaires dédiés) de la bibliothèque domestique de Jacqueline (20 000 volumes + manuscrits et autres), surpris il me dit :

« Regarde », et il me passe un petit volume, une anthologie de poèmes de 1956. Je le feuillette et à la page qui précède la couverture apparaît, à proprement parler, oui, Jacqueline : un portrait d'elle signé par Jean Cocteau. Est-ce possible ? J'appelle Claude Alain, le frère de Jacqueline, témoin le plus direct de ces années-là, qui, pour faire bref, me dit : « Certes, c'est bien elle ; c'est à la suite de sa rencontre avec Cocteau que notre père lui fit la demande et obtint de lui le dessin de "l'ange *Heurtebise*" ».

Voici donc la toile de fond qui avait éveillé mes doutes, celle qui maintenant m'impose des études ultérieures sur la correspondance et le petit volume, et qui pourtant, dans ce contexte, m'incite à reproduire ci-dessous l'image de Jacqueline, fille de vingt ans qui, timide et intrépide comme toujours, parle avec Jean Cocteau qui – alors qu'il lutte contre la Salle des Mariages de la Mairie de Menton – l'admire et la dépeint, tout court.

Une image qu'aujourd'hui semblerait préfigurer le *Premier moment* d'une poétesse en devenir. « Mais il n'y a pas de premier moment », poursuivra-t-elle, mais des *instants* et des *éclairs* qui écrivent la pensée et la vie de chacun.

Aussi je livre cette image à Sara Svolacchia, en témoignage et comme emblème propice de ces pages pleines de passion et de lumière.

Jacqueline Risset y Jean Cocteau 1956

“Premier moment...”

Umberto Todini

Hay en casa, en Roma, una curiosa correspondencia de finales de los años cincuenta, un intercambio epistolar entre Raoul Risset (padre de Jacqueline) y Jean Cocteau; incluido [entre las cartas] y objeto del intercambio, el borrador autógrafo del dibujo de un ángel *Heurtebise* para la casa que estaba construyendo [Raoul Risset] en las colinas de Menton, el buen retiro familiar. Me propuse donarlo a la Fundación Jean Cocteau en la Costa Azul, donde Cocteau moró y trabajó de diversas formas, desde Cap Ferrat hasta Menton, su reino, de hecho. Pero *en attendant*, entre esos papeles, sentí que algo se me escapaba, algo curioso, tácito, un trasfondo subyacente que se sugería entre las líneas.

Entonces un día, recientemente, Jacqueline ya ausente por varios años, su fiel archivero Giuseppe (Iafrate; con Sara Svolacchia, Marta Felici y Marina Galletti, ángeles que me han rescatado del naufragio del luto), mientras trabajaba en la sección de poesía (3 000 volúmenes de los cuales un tercio es de ejemplares dedicados) de la biblioteca doméstica de Jacqueline (20 000 volúmenes + manuscritos y varios), sorprendido me dice: “Mira”, y me pasa un pequeño volumen, una antología de poemas de 1956. Lo hojeo y en la página anterior a la portada aparece, propiamente sí, Jacqueline, un retrato firmado por Jean Cocteau. ¿Será posible? Llamo a Claude Alain, el hermano de Jacqueline, el testigo más directo de aquellos años, quien, para hacerla corta, dice: “Ciertamente, es ella; a su encuentro con Cocteau, se debe que, luego, nuestro padre le pidió [a Cocteau] y obtuvo [de él] un dibujo del ‘ange *Heurtebise*’”.

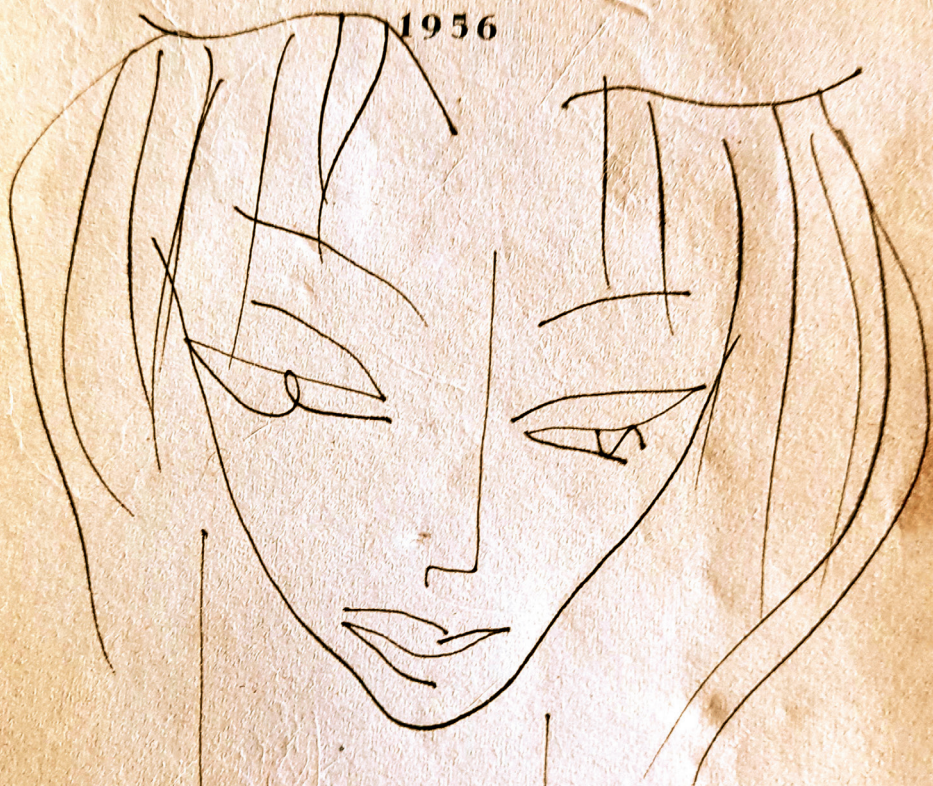
He aquí, pues, el escenario de fondo que había despertado mis dudas, el que ahora impone estudios ulteriores sobre la correspondencia y el pequeño volumen, y que, sin embargo, en este contexto, me incita a reproducir a continuación la imagen de Jacqueline veinteañera que, tímida e intrépida como siempre, conversa con Jean Cocteau, quien –mientras lucha con la Salle des Mariages del Ayuntamiento de Menton– la admira y la retrata, *tout court*.

Una imagen que hoy parecería prefigurar el *Premier moment* de una poeta en ciernes. “Pero no hay un primer momento”, continuará ella, sino *instants y éclairs* que escriben el pensamiento y la vida de cada uno.

Así que entrego esta imagen a Sara Svolacchia, como testimonio y como emblema auspicioso de estas páginas llenas de pasión y luz.

LES POÈMES DE L'ANNÉE

1956



Jean Cocteau

Jacqueline Risset

Colofón

Jorge Wiese

En mayo de 2014, Jacqueline Risset (Besançon, 1936-Roma, 2014), poeta, ensayista, profesora universitaria, traductora –su versión de la *Divina Comedia*, ahora en la prestigiosa colección de la Pléiade de la editorial Gallimard, continúa siendo un éxito editorial– fue distinguida por el Consejo Directivo como Profesora honoraria de la Universidad del Pacífico. Con gran ilusión, Jacqueline Risset preparó *L'émotion du Pacifique*, el discurso que leería en la ceremonia que se realizaría a mediados de septiembre de 2014, en el marco del congreso internacional que sobre el tema de “Los términos del discurso” habían organizado el Departamento Académico de Humanidades de la Universidad del Pacífico y el Instituto Italiano de Cultura de Lima. Sorpresivamente, mientras se preparaba para viajar a Lima, Jacqueline Risset sufrió un ictus. Después de unos días, murió el 4 de septiembre de 2014. Poco más de un mes antes, el 2 de agosto, Jacqueline Risset, Umberto Todini –su esposo–, Carlos Gatti y yo visitamos en Cerveteri –en el Lacio, al noroeste de Roma–, una magnífica necrópolis etrusca.

En mayo de 2015, Umberto Todini, invitado por la Universidad del Pacífico, recibió la medalla y el diploma de su esposa. En esa oportunidad, leyó *L'émotion du Pacifique*. El viaje a Cerveteri se evoca en *Dernier moment* (que juega, en eco, con *Premier moment*, poema que Jacqueline Risset publicó en 1988, en su libro *L'Amour de loin*), escrito en recuerdo de la amiga y la colega.

A estos textos se les unen dos imágenes: una de Ricardo Wiesse, que capta el gesto del mar de la bahía de Lima visto por Jacqueline Risset desde el privilegiado mirador de Barranco, y un retrato que Jean Cocteau le dibujó en 1956. Umberto Todini, fiel curador del Archivo Risset-Todini (AART), relata los pormenores del hallazgo.

La Universidad del Pacífico, a sus 60 años, recuerda en estas líneas a su profesora honoraria, para quien el Pacífico y la Pacífico fueron descubrimientos singulares.

En mai 2014, Jacqueline Risset (Besançon 1936-Rome 2014), poète, essayiste, professeure universitaire et traductrice – sa version de la *Divine Comédie*, désormais dans la prestigieuse collection de la Pléiade aux éditions Gallimard, constitue encore aujourd'hui un succès éditorial – fut distinguée par le Conseil Directif comme Professeure honoraire de l'Université du Pacifique. Avec illusion, Jacqueline Risset rédigea *L'émotion du Pacifique*, discours qu'elle lut aurait dû lire lors de la cérémonie réalisée à la mi-septembre 2014 dans le cadre du Congrès international « Les termes du discours » organisé par le Département Académique de Sciences Humaines de l'Université du Pacifique et par l'Institut Italien de la Culture de Lima. Soudainement, alors qu'elle s'apprêtait à voyager à Lima, Jacqueline Risset subit un accident vasculaire cérébral. Elle décéda après quelques jours, le 4 septembre 2014. Un mois plus tôt, le 2 août, Jacqueline Risset, Umberto Todini – son mari –, Carlos Gatti et moi-même avons visité une magnifique nécropole étrusque à Cerveteri dans le Latium au nord-ouest de Rome.

En mai 2015, Umberto Todini, invité par l'Université du Pacifique, reçut la médaille et le diplôme de sa femme. Il lut alors *L'émotion du Pacifique*. Le voyage à Cerveteri est évoqué dans *Dernier moment* (qui fait écho à *Premier moment*, poème publié par Jacqueline Risset en 1988 dans son livre *L'Amour de loin*), écrit en souvenir de notre amie et notre collègue.

L'on joint à ces textes deux images : celle de Ricardo Wiesse qui saisit le geste de la mer de la Baie de Lima vue par Jacqueline Risset depuis le mirador privilégié de Barranco, ainsi que le portrait que Jean Cocteau fit pour elle en 1956. Umberto Todini, conservateur fidèle de l'Archive Risset-Todini (AART), raconte les détails de cette trouvaille.

À l'occasion de ses 60 ans, l'Université du Pacifique se souvient dans ces lignes de sa professeure honoraire, pour qui le Pacifique et la Pacifique furent des découvertes singulières.

Nel maggio 2014, Jacqueline Risset (Besançon, 1936-Roma, 2014), poetessa, saggista, docente universitaria, traduttrice – la sua versione della *Divina Commedia*, oggi nella prestigiosa collezione Pléiade della casa editrice Gallimard continua ad essere un successo editoriale – è stata insignita dal Consiglio di Amministrazione come Professoressa onoraria dell'Universidad del Pacífico.

Con grande entusiasmo, Jacqueline Risset scrisse *L'émotion du Pacifique*, il discorso che avrebbe letto alla cerimonia che si sarebbe tenuta a metà settembre 2014, nell'ambito del congresso che sul tema "I termini del discorso" aveva organizzato il Dipartimento Accademico di Lettere e Filosofia dell'Universidad del Pacífico e l'Istituto Italiano di Cultura di Lima. Improvvisamente, mentre si preparava a volare a Lima, Jacqueline Risset ebbe un ictus. Pochi giorni dopo, morì, il 4 settembre 2014. Poco più di un mese prima, il 2 agosto, Jacqueline Risset, Umberto Todini – suo marito –, Carlos Gatti ed io abbiamo visitato insieme Cerveteri – nel Lazio, a nord-ovest di Roma –, una magnifica necropoli etrusca.

Nel maggio 2015, Umberto Todini, invitato dall'Università del Pacifico, ha ricevuto la medaglia e il diploma della moglie. In quell'occasione lesse *L'émotion du Pacifique*. Il viaggio a Cerveteri si evoca in *Dernier moment* (che interpreta, in eco, *Premier moment*, poesia che Jacqueline Risset pubblicò nel 1988, nel suo libro *L'amour de loin*), scritto in memoria dell'amica e collega.

A questi testi si aggiungono due immagini: una di Ricardo Wiesse, che coglie il gesto del mare nella baia di Lima visto da Jacqueline Risset dal punto di vista privilegiato di Barranco, e un ritratto che di lei ne fece Jean Cocteau nel 1956. Umberto Todini, fedele curatore del Archivio Risset-Todini (AART), racconta i particolari del ritrovamento.

L'Universidad del Pacífico, nei suoi 60 anni, ricorda in queste righe la sua professoressa onoraria, per la quale il Pacifico e la Pacifico furono scoperte singolari.





UNIVERSIDAD
DEL PACÍFICO

60
AÑOS



ISBN: 978-997-2575-15-0



9 789972 575150